Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

9 | 2020

Dire et lire les vulnérabilités contemporaines

Vies vulnérables vivantes et migrantes

Maïté Snauwaert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2277>

DOI : 10.4000/elfe.2277

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Maïté Snauwaert, « Vies vulnérables vivantes et migrantes », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 9 | 2020, mis en ligne le 20 septembre 2020, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2277> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.2277>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Vies vulnérables vivantes et migrantes

Maïté Snauwaert

J'aimerais remercier ici la classe de FRANC 333 – Littérature et société de l'automne 2019 (Campus Saint-Jean, University of Alberta) qui a pris part à l'élaboration de cette réflexion durant un semestre dédié au thème Littérature et immigration. Cette étude s'inscrit en outre dans le cadre de mon programme de recherche « Apprendre à mourir au 21e siècle : la contribution littéraire » (Conseil de Recherches en Sciences humaines du Canada, 2016-2020).

Il me semble tellement évident que ces gens qui
bravent des souffrances extraordinaires dont
nous n'avons qu'une idée très vague, qui font
montrer d'une vaillance folle sont des héros. Des
héros tristes, des héros obligés, mais des héros
des temps modernes.

Marie NDiaye¹

- 1 Je voudrais montrer ici comment un pan de la littérature contemporaine offre un accès imaginé à ces vies peut-être inconnues voire impartageables sinon par l'expérience, qui, telles qu'elles nous sont présentées avec urgence et menace par les médias voire par les politiques, ou avec empathie par les organisations humanitaires, sont dans tous les cas réduites à leur seule dimension de survie.
- 2 Contre cette vie seulement biologique de la survie, « vie nue » d'avant le droit selon le philosophe Giorgio Agamben², qui semble la seule attribuée aux « migrants », comme si leur infortune leur était intrinsèque, leur collait à la peau tel un destin, s'échappe la *vraie vie*, le *vécu* de la vie³ – qui en est la dimension sémantique, subjective, aimante et souffrante, avec sa part de rêve et son désir d'avenir, son imaginaire, la liberté de son ambivalence. Il s'agit par le recours au littéraire de poser au contraire la vie vivante des migrants comme une vie qui met en jeu non les seuls besoins élémentaires physiques, mais des valeurs morales abstraites, telles que la dignité, ou, dans l'essai *Frères migrants* de Patrick Chamoiseau, la « décence⁴ ». Et de faire l'hypothèse que ce sont ces valeurs qui motivent le désir impérieux de *Passer, quoiqu'il en coûte*, selon le titre de l'ouvrage de

Georges Didi-Huberman et Niki Giannari⁵. C'est justement à une déclinaison de ces coûts que semble se consacrer une partie de la littérature contemporaine : à l'examen des infinies inflexions demandées à l'humain qui s'essaie à franchir les murs et autres barrières qui le privent et l'éloignent d'une véritable vie – celle qu'en Occident nous considérons pourtant comme normale, mais que nous semblons dénier à ceux qui viennent d'ailleurs.

- 3 Contre cette « profusion des murs⁶ » et les « blessures de frontière⁷ » qu'elle engendre – « [c]es frontières multiformes se mettent à broyer de la chair des espoirs et du sang⁸ » –, ces œuvres mettent en scène l'indéfinition des espaces dans lesquels sont ballotés ceux qui tentent d'atteindre une vie libre, tandis que les stigmatise dans le langage contemporain le participe présent qui les désigne en proie à une *migrance* sans terme, niant les tenants et les aboutissants de leur parcours.
- 4 Contre un certain récit médiatique avec sa visibilité tonitruante, qui présente les migrants comme une masse de corps indistincts, et contre un certain récit politique et sa promotion de la « crise⁹ », qui dilue les responsabilités internationales et suscite la peur chez les populations des pays hôtes, ces textes littéraires favorisent l'écoute de voix imprévisibles. À l'instar de Freud qui, par l'invention d'une écoute qui détournait le regard, la psychanalyse, libéra les hystériques prisonnières de l'image fascinante qu'elles offraient au médecin¹⁰, cette modalité opère une *révolution de l'attention*, car les naufrages de migrants en Méditerranée réduisent ceux-ci à des images et statistiques anonymes et muettes (« la disparition d'un nombre indéterminé d'anonymes », écrit Maylis de Kerangal¹¹), qui ne nous permettent ni d'entendre leur voix ni même de croire qu'ils en ont une, et moins encore d'imaginer leur vie. Contre leur double vulnérabilité intrinsèque et extrinsèque, le dernier refuge des personnages migrants représentés dans les textes semble être la conscience de soi, qui invite les lecteurs à leur tour à développer une « hospitalité, une culture établie de la vie qui veut rester vivante en pleine et haute conscience de l'Autre¹² ».
- 5 Dans *La Crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, la philosophe Myriam Revault d'Allonnes souligne combien le singulier généralisé de « la » crise est l'indice de notre rapport conflictuel au présent, d'un malaise quant à « la compréhension que nous avons de la réalité¹³ ». Le terme cristallise à la fois une difficulté à voir la fin et l'intuition d'un changement de paradigme. Or dans la « crise migratoire¹⁴ » qui occupe le débat public depuis 2015 en particulier¹⁵, la figure contemporaine du « migrant » se signale par un participe présent sans préfixe qui la distingue de ses prédécesseurs (le travailleur immigré des années 60 ou l'émigré du Bloc de l'Est, dont les vocables mettaient l'accent respectivement sur l'importation d'une main-d'œuvre économique et la nécessité de quitter les pays communistes). Le mot à lui seul, qui semble adopté unilatéralement par les médias et le discours critique¹⁶, nomme ce nouveau paradigme et pointe cette indéfinition. Si l'anthropologue et sociologue Didier Fassin affirme : « Il faut considérer les migrants comme des figures centrales du monde contemporain¹⁷ », c'est que cette *migrance* est en passe de devenir un enjeu anthropologique majeur, « la forme sociale du monde [...] elle-même en recomposition », selon l'anthropologue Michel Agier¹⁸.
- 6 Je fais alors l'hypothèse que la littérature fabrique un espace à même de révéler la *vie en crise* des migrants, en particulier des réfugiés en quête d'asile, comme vie critique à double titre : critique au sens diagnostique où elle est en péril, réduite à des conditions d'extrême nécessité, voire menacée de disparition ; et critique au sens réflexif où elle

est vie consciente d'elle-même, en tant qu'histoire et en tant qu'expérience. Ainsi même les vies englouties en Méditerranée peuvent-elles continuer de livrer ce qui fondait leur espoir et leur dignité, à condition de les considérer autrement que par leur nombre – comme le fait la médecin légiste Christina Cattaneo, auteure de *Naufragés sans visage. Donner un nom aux victimes de la Méditerranée*¹⁹.

- 7 De cette vie qui est un engagement actif avec « le monde comme problème²⁰ », tel que le formule Michel Agier, la littérature peut nous mettre à l'écoute, parce qu'elle nous donne accès de l'intérieur à des voix singulières et singularisantes, qui s'opposent au chiffre, au nombre, à la statistique déshumanisante relayés par les médias²¹ : que ce soit par la fiction romanesque avec le point de vue de Khady Demba, troisième des *femmes puissantes* de Marie NDiaye²², ou du narrateur Tian Sen dans *Ceux qu'on jette à la mer* de Carl de Souza²³ ; par l'essai-manifeste avec *Frères migrants* de Patrick Chamoiseau²⁴ ; ou par le récit de la découverte en temps réel d'un naufrage en Méditerranée, avec *À ce stade de la nuit* de Maylis de Kerangal²⁵.

1. Vulnérabilités : L'indistinction du participe présent

- 8 Dans son livre de 2012 *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*²⁶, Catherine Mazauric a établi l'émergence depuis le début des années 2000 de la migration irrégulière comme thème littéraire. Elle y faisait déjà la critique des « dispositifs d'invisibilité et d'assignation identitaire qui frappent les migrants », montrant la nécessité d'introduire « des brèches dans [c]es identités figées » afin de « dissiper l'illusion dont l'Occident se rend victime, celle d'un monde clôturé, quadrillé dans et par son propre regard²⁷. » Si des « stéréotypes aveuglants » nous empêchent de voir les migrants « survivant ou gisant aux confins de nos vies et de notre regard [...] aux dernières limites de la vie physique, sociale, politique ou économique, tout près de quitter cet espace commun reliant tous les humains qui est le propre du monde²⁸ », comme l'écrit Michel Agier, il apparaît urgent et nécessaire de repenser le politique comme un tissage relationnel qui nous attache les uns aux autres, y compris, plus que jamais auparavant, à l'échelle planétaire. C'est tout l'enjeu de *Frères migrants* que cet « imaginaire relationnel [qui] fait de la mondialité une compétence de la conscience²⁹ ». Concept proposé par Édouard Glissant³⁰, la mondialité est une critique de la mondialisation, et son antonyme : « La mondialité, c'est tout l'humain envahi par la divination de sa diversité [...] La mondialité, c'est surtout ce que la mondialisation économique n'a pas envisagé, qui surgit et se produit sur la gamme d'un brasilement dans un vrac ténébreux. C'est l'inattendu humain – poétiquement humain³¹ ».
- 9 La dimension d'interpellation est forte dans le recueil d'essais *Frères migrants* de Patrick Chamoiseau, dont le titre fait allusion au vocatif de *La Ballade des pendus* de François Villon, et en reprend la revendication sociale, comme le souligne la « Déclaration des poètes » qui clôt le texte : « Frères migrants, qui le monde vivez, qui le vivez bien avant nous, frères de nulle part, ô frères déchus, déshabillés, retenus et détenus partout [...] »³². En remplaçant « humains » par « migrants », la reprise suggère une équivalence qui pointe la nature foncièrement humaine de ceux-ci, alors que c'est ce statut que leur dénie les nombreuses mesures qui les laissent activement périr. Inversement, la substitution adjectivale invite à penser que tout humain est migrant, qu'il s'agit là d'un devenir. Comme le suggère Guillaume Le Blanc dans son effort de replacer « l'émergence historique du vocabulaire de la vulnérabilité [...] dans l'histoire longue

des désignations des dominés », les vulnérables d'aujourd'hui sont les misérables d'hier³³. De fait les migrants sont les misérables du XXI^e siècle : n'ayant rien pour se nourrir, se vêtir, s'abriter... ni souvent le statut politique qui permettrait de le réclamer. Face à cette inflation récente de la notion de vulnérabilité, le philosophe demande : « Serait-ce que nous sommes soudainement devenus plus vulnérables ? Ou n'est-ce pas plutôt que nous avons changé d'ontologie, réclamant désormais une compréhension de la fragilité dans l'appréhension et la reconnaissance de nos vies ?³⁴ » Le Blanc pointe un changement de paradigme qui nous conduit à une autre considération des vies – à les considérer enfin à travers leur dénominateur commun universel, à les rapprocher au lieu de les opposer ou de les jouer les unes contre les autres.

- 10 Parmi les études actuellement foisonnantes sur la vulnérabilité, une distinction s'opère, selon qu'elles considèrent celle-ci *intrinsèque* à l'humain, comme dans les théories du *care* – on dit alors qu'elle est *constitutive*³⁵ – ou qu'elles insistent sur son caractère d'*assignation* politique et/ou sociale – ce qui fait qu'elle est *constituée*. Dans le premier cas, la vulnérabilité est ce que nous avons toutes et tous en partage, comme le mettent particulièrement en évidence le début et souvent la fin de vie, où se révèle notre dépendance inévitable aux autres pour notre survie. Dans le second, les vulnérables sont ceux désignés tels par un biopouvoir, régime ou situation socio-économique, qui en les assignant à ce statut, les réduit ou les y confine à des fins politiques, les empêchant d'en sortir. Sans entrer plus avant dans les nuances de cette alternative, remarquons que les figures mises en avant par le bref corpus littéraire examiné ici ne semblent pas choisir, mais relever impérieusement des deux.
- 11 D'une part les vies des migrants sont intrinsèquement vulnérables, parce qu'en tant que corps physiques elles peuvent être *blessées* : on est alors dans le registre de la *précarité* mis en avant par Judith Butler dans *Vie précaire*³⁶, où elle rappelle qu'étymologiquement la « vulnérabilité » est exposition à la blessure (*vulnus*). Or cette vulnérabilité est continuellement exposée, et par là révélée, par la situation de migration – et plus exactement par les « situations de frontière » comme les appelle Michel Agier³⁷, comme si c'était précisément l'une des caractéristiques fondamentales de celles-ci que de faire sentir aux corps leur ballotement, leur désappartenance aux mains de quiconque voudra les exploiter. Les personnages de Marie NDiaye et de Carl de Souza en fournissent d'insignes exemples, qui portent dans leur corps l'échec du franchissement. Mais d'autre part donc, la mise au jour intolérable de cette vulnérabilité intrinsèquement humaine par la frontière révèle la dimension d'assignation politique produite par celle-ci et le biopouvoir qu'elle incarne³⁸.
- 12 Or, ce que les fictions littéraires mettent singulièrement en évidence, c'est que les vies migrantes mettent tout en œuvre pour contrarier par leur résistance cette vulnérabilité à la fois donnée et subie. Plus encore, cette résistance nous est présentée, dans le cas de la Khady Demba de NDiaye, et du Tian Sen de Carl de Souza, comme *elle aussi intrinsèque à leur humanité même*, ce qui vient *dé-misérabiliser*, en quelque sorte, leur vulnérabilité fondamentale.
- 13 L'indicateur le plus sûr de cette vulnérabilité double – constitutive et exploitée, déconsidérée comme telle ; et assignée –, c'est le vocable même de *migrants*, en particulier dans son emploi substantif. Le participe présent dit l'incertitude qui caractérise leur vie, mais plus encore, le vocable produit en lui-même de l'assignation. La mutation même de la terminologie est signifiante. « L'immigré » de l'immigration de

travail en France, fortement stigmatisé pendant plusieurs décennies, continuait d'être synonyme d'étranger, le préfixe se destinant à souligner toujours cette origine étrangère et son irruption dans le pays, même lorsque l'immigré en question avait depuis longtemps acquis la nationalité française³⁹. Inversement, « l'émigré » était celui qui avait eu besoin de quitter son pays, souvent pour des raisons politiques (en provenance du Bloc de l'Est notamment). S'ils n'étaient pas moins stigmatisants, ces préfixes rappelaient cependant le lien à un territoire défini, et les raisons du départ ; ils impliquaient une historicité liée aux vagues de mobilité des populations. De plus, le participe passé pouvait jusqu'à un certain point signaler un parcours accompli, un état stable sinon souhaitable. En leur lieu et place, le participe présent signale une migration en cours et peut-être perpétuelle, « un trajet qui fait de l'errance une existence blessante », écrit Michel Agier dans *Aux bords du monde, les réfugiés*⁴⁰ ; l'inaboutissement de toute arrivée à destination. Attentif à ce déplacement tant géographique que sémantique, l'anthropologue remarque :

Pour l'immense majorité, qui doit survivre, durer dans l'attente, le déplacement représente une entrée brutale dans un état de flottement liminaire, dont ils ne savent pas, au fond, s'il est réellement provisoire ou durable. Ainsi, les nombreux termes qui aujourd'hui désignent ces populations dans différents pays [...] suggèrent pour la plupart un mouvement inachevé, en suspens, un instant et un état intermédiaires entre un point de départ et un point final – d'arrivée ou de retour – inaccessible⁴¹.

- 14 Évelyne Ritaine explique dans son introduction au dossier *Effets-frontières en Méditerranée : contrôles et violences*, intitulée « Blessures de frontière en Méditerranée », que tandis que la frontière s'est pour beaucoup dématérialisée, pour les migrants irréguliers elle s'incarne plus féroce que jamais⁴².
- 15 Parmi les textes littéraires retenus ici, les deux romans travaillent l'indistinction géographique propre à cette « migration ». L'histoire de Khady Demba ne désigne jamais de localisation, se contentant d'évoquer avec parcimonie « l'Europe⁴³ », qui apparaît moins un lieu qu'une idée, ou la mention « d'un grillage séparant l'Afrique de l'Europe⁴⁴ ». La frontière à franchir est essentiellement ramenée à ce grillage dont l'occurrence est, elle, répétée plusieurs fois⁴⁵, et sur les barbelés duquel, essayant de le gravir, Khady vient s'arracher la peau⁴⁶ ; puis, n'en pouvant plus, « abandonnant, lâchant prise, tombant en arrière⁴⁷ », elle n'est jamais quittée cependant par sa liberté intérieure, et ce jusqu'à l'instant de sa mort, qui semble plutôt une ultime reconfiguration, une réincarnation peut-être en l'oiseau qui s'élance à ce moment. De sorte que la frontière est ici littéralement ce qui blesse, ce qui déchire et sépare ; frontière de l'Europe et non d'un pays, comme pour souligner qu'au-delà des territoires nationaux, le continent est devenu un bloc idéologique au moins autant qu'économique, avec depuis les accords de Schengen ses frontières propres⁴⁸.
- 16 Dans *Ceux qu'on jette à la mer*, ce sont les passagers clandestins du Ming Sing qui ne savent pas réellement vers quelle destination le capitaine les emmène. « Peut-être à Ma-da-gas-car ? T'en as déjà entendu parler, toi, Tian Sen ? Qu'est-ce qu'on va y faire à Ma-da-gas-car ?⁴⁹ » Et c'est un concert de voix discordantes, paniquées : « on n'y arrivera jamais, on ne passera jamais l'Afrique. / Qu'on n'aille pas plus loin que l'Afrique, quelle importance, du moment qu'on atteint Haïti ?⁵⁰ » La précision géographique importe peu, du moment qu'on arrive, qu'est garantie une destination, celle-ci aussi symbolique que « l'Europe » de Khady Demba ; ici « l'Amérique⁵¹ », plus fantasmée encore : « Amérique, démocratie, la fumée qui brûlait mes narines, liberté,

*freedom, America, America*⁵² ». Si dans *Ceux qu'on jette à la mer* des référents géographiques sont plusieurs fois précisés, ils sont plutôt jetés en l'air comme on joue son va-tout, au gré des spéculations des personnages et de l'ignorance totale où ils sont de leur position en mer, de leur dépendance totale aussi vis-à-vis d'un seul homme.

- 17 Le récit de Maylis de Kerangal, quant à lui, est très précis dans sa localisation, car il fonctionne comme une consignation en temps réel de l'événement, un enregistrement pour mémoire et de réalité ; mieux, il tourne tout entier, à l'inverse, autour de la désignation de son lieu, Lampedusa, dont le nom même migre au cours du texte d'un signifiant artistique porteur de nostalgie, qui le déréalise, à la désignation d'une honte acidentement contemporaine⁵³, qui le réactualise. Mais si le beau nom de Lampedusa, nom d'écrivain et d'une aristocratie sicilienne disparue, a recouvré une *actualité*, c'est par la force même de ce déplacement, dont l'incongruité a frappé l'oreille et la mémoire culturelle de l'auteure. Si bien que pour géographique et réaliste qu'il soit, le toponyme a ici aussi une portée surtout symbolique ; il est une autre façon de pointer quelque chose de la mouvance indéfinie de la « migration », et, comme chez Patrick Chamoiseau, de nous obliger à réfléchir à notre conception vieillie du référent « Europe », en particulier à travers la faille qu'est en train de devenir la Méditerranée.
- 18 Au demeurant, l'intégration extraordinairement rapide du terme de « migrant » dans le vocabulaire semble indiquer que l'on s'accommode sans la questionner de cette nouvelle réalité, comme si elle était naturelle et n'avait pas été causée. À l'instar de *la crise* dans la réflexion de Myriam Revault d'Allonnes, « autrefois moment décisif » et aujourd'hui *sans fin*⁵⁴, le participe présent signale l'épaississement d'un présent sans issue. La spécialiste de droit public Marion Tissier-Raffin souligne sa temporalité ouverte et les graves implications politiques de son usage :

L'emploi du vocable de « migrants », en lieu et place de celui de « demandeurs d'asile » ou de « réfugiés », est une manière d'occulter les motifs qui ont contraint les personnes, et notamment les Syriens, de fuir leur pays, pour se concentrer exclusivement sur leur déplacement. De la sorte, quels que soient les motifs qui justifient humainement et juridiquement leur éligibilité au bénéfice d'une protection, *l'attention exclusivement portée au fait qu'ils franchissent irrégulièrement les frontières, alors même qu'il n'existe pas de voies d'entrée légales pour solliciter l'asile en Europe [...] suffit pour décrédibiliser leur demande et justifier leur renvoi dans un pays tiers*⁵⁵.

- 19 La chercheuse en déduit : « On est donc en train d'assister à un mouvement de déconnexion entre un statut, celui de réfugié, et le droit au séjour qui découle de ce statut⁵⁶. » Cette « déconnexion » rejette le « migrant » plus avant dans l'identification à une vulnérabilité fondamentale, naturelle voire essentialisante – qui lui fait rejoindre la « vie nue », découpée du droit, pensée par Giorgio Agamben⁵⁷.

2. Contre le mur (de la frontière) : la voix (de la conscience)

- 20 Dans les fictions littéraires examinées ici, malgré le rabattement évident sur la seule vie nue que subissent les personnages maltraités par les passeurs et parfois par ceux qui partagent leur sort, ce qui prévaut c'est la voix, ce continu de la conscience – et ce même à la troisième personne dans le roman de Marie NDiaye, où Khady Demba se fait entendre au travers d'un puissant discours indirect libre. C'est cette voix – à la première personne, et le plus souvent intérieure – qui offre la seule figure de stabilité

dans *Ceux qu'on jette à la mer* de Carl de Souza, un texte où le tangage de la migrance est concrètement incarné par le bateau et sa cargaison illégale d'émigrés chinois. La périphrase du titre qui les désigne dit assez le peu de valeur attachée à leur vie vulnérable et *précaire*⁵⁸. Or ce narrateur doit lutter contre le bruit ambiant, sinon pour se faire entendre, du moins pour continuer à s'entendre lui-même (et par là raison garder). Le texte commence *in medias res* dans cette immersion sonore :

Ils causent tous à la fois. Ça fait un vacarme épouvantable, si bien que le type trapu, aux cheveux gris coupés très court, celui qu'on appelle le chef, est descendu leur dire qu'il ne faut pas, de se tenir tranquilles, d'attendre au moins qu'on soit en pleine mer. S'énerve et gueule très fort après nous, eux continuant de jaser, lui hurlant qu'on n'est qu'une bande de moins que rien qui n'ont plus d'autre choix que de la boucler⁵⁹.

- 21 Cet *incipit* met en scène un jeu complexe des pronoms : ce « ils » initial dont le narrateur s'exclut ; auquel il est pourtant assimilé dans le « nous » et le « on » par lesquels celui qui s'adresse à eux – et qui a tout pouvoir sur eux – fait des migrants une masse indistincte, indivisible ; et dont il s'empresse de se dé-solidariser de nouveau dans la juxtaposition immédiate, après le pronom « nous », du pronom « eux ». Cette réclamation de distinction se voit entérinée au paragraphe suivant : « Moi aussi, je voulais qu'ils cessent. Ce n'était pas moi qui étais en cause, mais j'avais honte d'eux, on ne m'a jamais traité comme ça, enfin, pas depuis longtemps⁶⁰. » Tout le roman ensuite déploie cette tentative de se singulariser, d'établir une relation privilégiée – quoique basée sur une haine ouverte – avec « le chef », Yap Sen Chong, capitaine de ce bateau de migrants illégaux qui tentent à fond de cale de quitter la Chine.
- 22 Les textes sont alimentés par une lutte, qu'ils mettent en scène, entre vie nue et forme-de-vie, selon la terminologie de Giorgio Agamben⁶¹ : vie nue à laquelle sans cesse des puissances extérieures tentent d'assigner le sujet (héroïne et héros vulnérables et malchanceux, réduits à leur seul corps physique) ; et forme-de-vie que résolument, obstinément, avec une détermination sans faille, le sujet conduit et poursuit par et pour lui-même, ce dont la Khady Demba de Marie NDiaye, dont la vie a « connu une césure violente », comme le souligne Nelly Kaprièlian⁶², est la figure la plus exemplaire. Car ce que cette dernière des *Trois femmes puissantes* ne perd jamais, à travers son périple fait de la perte des liens familiaux, de rejets, d'exclusion et d'ostracisme, de migration forcée et de déplacements toujours plus difficiles et nébuleux, c'est son identité, la confiance ferme en sa propre personne. Un premier attachement primordial, celui de la grand-mère, puis celui de son mari, dont elle est veuve, l'ont dotée de cette assurance inébranlable en son unicité radicale. Ainsi malgré tous ses déboires : « néanmoins elle restait Khady Demba, unique et nécessaire au bon ordonnancement des choses dans le monde bien qu'elle ressemblât maintenant de plus en plus à ces êtres égarés, faméliques, aux gestes lents qui vaguaient dans la ville, qu'elle leur ressemblât au point de songer : Entre eux et moi, quelle différence essentielle ? après quoi elle riait intérieurement, ravie de s'être fait à elle-même une bonne plaisanterie, et se disait : C'est que je suis, moi, Khady Demba !⁶³ » Cette identité ne s'accompagne pas de qualités, de vertus, ni d'attributs autres que le simple fait d'exister, d'être et d'être elle-même, « Khady Demba », ce nom qu'elle se répète et qui est son épine dorsale.
- 23 Ainsi, bien que tout de l'extérieur et de ses circonstances la désigne comme une figure vulnérable au sens le plus élémentaire de la vie nue, dépourvue de droits, susceptible et d'ailleurs sujette à toutes les exploitations, de l'intérieur elle possède cette dignité

intrinsèque qui lui confère sa *puissance* tutélaire, comme le signale d'ailleurs Marie NDiaye interrogée en entrevue sur le paradoxe de son titre :

Dans mon esprit, malgré toutes sortes de difficultés, chacune a une force intérieure inaltérable. Même celle qui semble la plus fragile ne doute jamais, au cœur des difficultés les plus terribles et humiliantes, du fait qu'elle est un être humain unique. Elles ont toutes un noyau indestructible qui en fait des femmes puissantes, même si, d'un point de vue social ou professionnel, elles n'ont aucun pouvoir⁶⁴.

- 24 Si Khady Demba illustre qu'elle possède une *vulnérabilité constitutive*, selon les termes de la philosophe politique et morale Estelle Ferrarese⁶⁵, autrement dit intrinsèque à sa condition d'être humain, et qui se définit par le fait qu'elle est *susceptible d'être blessée* – un thème que le roman exploite abondamment, multipliant lesdites atteintes à l'intégrité corporelle de Khady Demba –, elle possède aussi une *vulnérabilité instituée* : ce sont d'abord ses conditions sociales qui la rendent *disponible* à la blessure et à l'offense, et l'y exposent. Orpheline, veuve, femme, nullipare : elle cumule les vulnérabilités extrinsèques, puisque sans enfant de son mari décédé, elle se trouve bientôt exclue de sa belle-famille. Dès lors, c'est tout son réseau d'appartenance – et de dépendance – qui disparaît. Elle est confiée à un passeur, blessée au pied en embarquant dans un bateau de bois précaire qui se fend littéralement sous le poids de ses passagers, n'est pas soignée de sorte que sa blessure bientôt purule, puis, jamais guérie, la handicape durablement ; elle est ensuite prostituée par la vieille femme qui la recueille ; puis développe une infection vaginale elle aussi purulente, dont elle affecte à leur tour ses clients ; elle est volée par le jeune homme à qui elle a fait confiance, Lamine, et avec qui elle projetait son départ. Elle oscille sans cesse d'objet d'exploitation à objet apparent mais temporaire de soins, ceux-ci seulement en vue d'une prochaine exploitation (ainsi de ceux qui la recueillent et la nourrissent, la ramenant progressivement à la vie dans leur tente, mais dont elle pense aussi qu'ils lui ont dérobé son argent, et qui semblent contrariés lorsqu'elle se met à se fabriquer une échelle pour tenter, comme eux, la grande ascension du « mur de l'Europe »).
- 25 Transfert, voyage, déperdition, exil : c'est le mouvement qui prime, chez Tian Sen comme chez Khady Demba, et l'observation qu'il permet des états successifs d'un devenir, celui-ci pris en coupe, en flagrant délit de *devenir* en quelque sorte, et loin d'être seulement positif : « Le petit Pao, on l'a entouré d'un drap qu'on a pris dans ses affaires, on a lesté son corps avec un moyeux rouillé de la salle des machines et on l'a descendu. Les autres étaient appuyés au bastingage du pont supérieur pour le pousser des yeux vers le fond. Les avaient-ils déjà en Chine, ces yeux-là ?⁶⁶ » Avec sa conscience lucide et son quant-à-soi, le personnage-narrateur de Tian Sen se fait le témoin moral des transformations qu'il observe, à tout instant singularisé et détaché de ces autres et de la vie grégaire du bateau par sa vie intérieure et la mise en voix du monde qu'il continue d'y nourrir. Cependant, il survit aussi par ses attachements, à Yap dont il dépend, le chef du navire, qui malgré la haine devient une personne-ressource et bientôt son seul interlocuteur ; aux morts du bateau dont le petit Pao qui était devenu son protégé ; et à ses amis laissés en Chine, avec le souvenir desquels il entretient un dialogue ambigu. De même Lamine, dans *Trois femmes puissantes*, celui qui a volé à Khady toutes ses économies, demeure à la fin du texte son « contrepoint », hanté par elle mais aussi fils ou espoir de substitution, lui qui en la sacrifiant a réussi à *passer*⁶⁷. Comme chez Patrick Chamoiseau, au-delà des vulnérabilités communes ou inégales, c'est cette intelligence relationnelle qui fait l'humain.

- 26 La « vie nue » est par définition nécessairement vulnérable : soumise à tous les pouvoirs et à toutes les blessures, physiques et morales ; le tort physique n'étant jamais perçu que comme que la face visible d'une indignité morale. C'est pourtant une réclamation de *souveraineté* qu'on lit dans les voix intérieures des personnages – et cette dimension est significative : ces êtres socialement vulnérables, assignés en tant que vulnérables par les circonstances, n'ont pas accès à une parole publique, ni n'en ont le talent. Mais leur force intérieure est remarquable, ce dont leur résilience physique, aussi bien, n'est que la face émergée, et on voit qu'ils la puisent dans un ressourcement régulier de conscience.
- 27 Alors que paradoxalement les « migrants » se voient assignés et réduits à leur seule vie physique, ce n'est précisément plus celle qui compte pour eux. Elle devient au contraire ce qu'ils sont prêts à sacrifier au nom d'une sémantique de la vie, avec ses valeurs, son sens, son « projet⁶⁸ ». Marie NDiaye le dit bien dans son entretien avec Nelly Kaprièlian :
D'après ce que je sais maintenant, une fois qu'on est parti, il est quasiment impossible de revenir en arrière. On serait dans une position d'échec absolu, on rentre chez soi en ayant honte et pour beaucoup de gens mieux vaut prendre le risque de mourir que de rentrer honteux, misérable et rejeté. Le seul intérêt de revenir serait certes de rester en vie, mais pour beaucoup de ces gens ça n'est pas le plus important⁶⁹.
- 28 C'est ce qu'on lit aussi dans la voix du personnage de Tian Sen lorsque, le navire arrêté et saisi, il apprend que lui et les autres vont être rapatriés : « Ça fait mal, ma vie se trouve avortée [...] sans que j'aie entrepris quoi que ce soit, enfin rien de sérieux. Je regrette que ce ne soit pas moi qu'on ait descendu dans les vagues ce matin-là vers des abysses opaques. Je regrette d'avoir survécu⁷⁰ ». Voilà quelle est la valeur de « vie » accordée à la survie seulement physique de celui qui va être ramené de force dans le pays qu'il a voulu fuir. Car si les migrants sont prêts à risquer la peau de leur vie nue, c'est précisément au nom d'une conception agrandie de la vie vivante.

3. Contre le récit médiatique : l'écoute de la littérature

- 29 Le texte de Maylis de Kerangal enfin, *À ce stade de la nuit*, s'ouvre comme un théâtre de l'écoute, avec sa phrase d'*incipit* comme une didascalie : « Une cuisine, la nuit⁷¹. » Il s'agit d'un récit dont la voix de conscience est portée par la narratrice, et qui vise à mettre en scène la façon dont la vie – et la mort – des migrants parviennent jusqu'à nous. À l'opposé du spectacle des images en continu, qui hypnotise et rive à l'écran, la narratrice est *rejointe* par les ondes : « La radio diffuse à faible volume un filet sonore qui murmure dans l'espace, circule et tournoie comme le ruban de la gymnaste⁷². » Cette atmosphère suspendue est facilitée par la disponibilité vague que la nuit a rendue propice : « Je suis rentrée tard et je traîne, assise de travers sur la chaise de paille⁷³ ». D'emblée est instituée une modalité douce de l'attention, une écoute flottante qui va permettre que la nouvelle atteigne sa pleine amplitude. Marielle Macé parle ainsi du « séjour d'une écoute sinueuse qui ne se fera que progressivement (mais avec quelle force) accueil et hospitalité⁷⁴ ». Outre le médium mis en scène, il faut aussi pour que la nouvelle émerge et cristallise, trouve son accueil, qu'un sujet s'en empare : « Je rassemble et organise l'information qui enfle sur les ondes, bientôt les sature, je l'étire en une seule phrase : *un bateau venu de Libye, chargé de plus de cinq cents migrants, a fait naufrage ce matin à moins de deux kilomètres des côtes de l'île de Lampedusa ; près de trois cents victimes seraient à déplorer*⁷⁵. » Au régime de « l'information » il faut substituer celui

de la « phrase », qui la « rassemble », l'« organise », or cela seul un sujet peut le faire, « Je », à son propre compte.

- 30 Dans ce travail du texte littéraire comme construction d'une hospitalité, il n'est donc pas surprenant que le lieu choisi du déploiement de l'écoute, avec toutes ses ramifications, soit le cœur du domestique. Marielle Macé semble s'en étonner, par son emploi répété des modalisateurs, lorsqu'elle observe au début de son article que : « Son texte est intense, poignant, et il est aussi très inattendu. Car [...] il ne prend pas d'emblée le large vers la restitution ou l'analyse des faits, mais nous tient d'abord reclus dans un espace entièrement mental, nocturne, privé, domestique même⁷⁶ » ; puis lorsqu'elle remarque à la fin : « Qu'il y ait en revanche une tâche psychique, un travail mental, une épreuve de l'imagination dans la décision collective de l'hospitalité, voilà l'effort que je tente de nommer, qui me semble constituer l'une des responsabilités les plus évidentes de la littérature actuelle si elle veut toucher au vif du présent, et que je vois fortement réalisé par ce texte *pourtant si bref, si nocturne, si "domestique" à certains égards*, de Maylis de Kerangal⁷⁷. » Tandis que je souscris entièrement à cette lecture du texte, je ne vois pas en revanche de paradoxe dans le lieu choisi de l'écoute, mais au contraire la fabrication d'une éthique et d'une physique, voire d'une politique de l'attention. N'est-ce pas justement depuis ce seing privé du foyer qu'a besoin d'être restaurée une pensée collective de l'accueil ? Depuis l'intime d'une écoute et d'une attention renouvelées ; l'échelle d'une disponibilité relationnelle, qui s'exerce le mieux peut-être depuis nos lieux de vie familiers, qui sont ceux précisément déniés aux « migrants » ? Ceux-ci privés de tout et peut-être d'abord du domestique, ainsi qu'en témoigne le saccage répété des camps par les pouvoirs publics.
- 31 Comment sinon le récit médiatique, avec son cortège de chiffres et de statistiques – « les nombres prolifèrent, se chevauchent, s'additionnent ou se fractionnent⁷⁸ » – son défilé d'images sensationnalistes, aurait-il une chance non seulement d'entrer chez nous, mais de pénétrer en nous ? Devant la masse croissante d'information, sa livraison en continu, le défi de la désinformation, c'est bien par la bande, le médium un peu désuet de la radio, l'écoute solitaire et d'abord distraite dans les confins de la cuisine, et de façon plus indéterminée encore d'« [u]ne cuisine, la nuit⁷⁹ », que l'attention pourra être attirée malgré elle, puis se trouver rehaussée – plutôt que drainée et vidée d'elle-même mécaniquement par le spectacle. Espace non pas étrangement donc, mais nécessairement domestique, domestique avec force, et par là politique, comme lieu du commun, où peut nous atteindre un dehors qui nous requiert. Cœur du foyer, lieu du soin familial mais aussi d'une certaine vacance, lorsque précisément tous les soins ont été prodigués (« Tout le monde dort⁸⁰ »), la cuisine garantit une familiarité, un refuge à partir desquels il est possible de sortir de soi, de se laisser détourner de l'utile privé, envoûter par une sollicitation qui nous demande une autre attention vitale et à l'égard de la vie.
- 32 Il n'y a pas là d'opposition : la cuisine, la radio familière qui y propage sa rumeur habituelle, c'est dans ce décor de nos jours tranquilles, de notre confort matériel garanti que viennent nous épingle les morts des migrants. Et c'est là aussi qu'il nous faudrait les accueillir : à partir de cette dimension élémentaire du manger, du boire, qui fait le lit de l'hospitalité⁸¹. Celle-ci ne se définit-elle pas d'abord par le fait d'ouvrir sa maison, d'accueillir chez soi ces passagers temporaires, voyageurs de la nuit qui cherchent leur chemin ? Offrant le couvert et l'abri pour permettre à l'étranger de continuer sa route, sans préjuger de celle-ci, l'hospitalité se propose comme une étape,

dans la connaissance fondamentale et implicite qu'un jour ces rôles pourraient être renversés : c'est tout le sens du mot « hôte », qui désigne leur mutualité⁸², leur interchangeabilité, l'un pour l'autre la promesse d'une sécurité. Alors, oui, si le texte est nocturne et domestique, comme le relève bien Marielle Macé, c'est que les migrants dehors bravant tous les périls, y succombant – comme les sans-abri au demeurant – sont l'envers exact de notre confort domestique. Et il faut l'envers du jour, la veille attentive de la nuit pour les penser.

- 33 Une pensée du *care* articulée à l'hospitalité permet de concevoir que c'est dans cet espace du retrait que se conçoit le politique – non la politique – c'est-à-dire la sphère des engagements, qui est une économie des liens. Les éthiques de l'hospitalité, du don et du *care*, « [m]algré [d]es points d'ancrage différents, [...] partagent néanmoins plusieurs préoccupations et principes, notamment l'idée que toute théorisation du social et du politique devrait s'inscrire dans une ontologie relationnelle de l'être humain et dans un postulat de vulnérabilité », écrivent Sophie Bourgault, Sophie Cloutier et Stéphanie Gaudet⁸³. Ce pour quoi le texte de Maylis de Kerangal tout entier est *mise en liens*, jouant de l'association libre qui fait migrer le motif même de la migration, car c'est par notre capacité de relier ces personnes et leurs itinéraires à nos vies intérieures que nous serons en mesure de réanimer notre empathie et par là, de refaire place au commun. Marielle Macé le dit bien :

Il ne s'agit pas de fictionner une identité (personnelle ou collective); mais d'imaginer l'autre, l'inconnu ou l'inimaginable, et de faire réellement place à cet autre à l'intérieur de soi. C'est une tâche figurale dans la mesure où la représentation d'un lien avec autrui y repose effectivement sur un effort d'imagination, sur un accueil mental, sur une hospitalité psychique que la littérature est bonne à instituer⁸⁴.

- 34 C'est l'imagination même qui devient hospitalière, lorsqu'elle fait de sa subjectivité le terreau fertile de nouveaux liens imprévus ; et la littérature qui devient politique, lorsqu'elle modélise ce que l'accueil de l'autre requiert de nous. Faute de ce lien intimement tissé, quel accès au désastre vécu par d'autres vies ? Ainsi, si le texte est un récit, une non-fiction puisqu'il rapporte de l'extérieur des événements survenus, il n'en demeure pas moins qu'il prend ses responsabilités à l'égard du réel, précisément, comme le montre Marielle Macé, en prenant en charge son imaginaire.
- 35 Le récit est ainsi traversé et épinglé de ce nom de Lampedusa qui agit comme un *punctum* pour la narratrice, entraînant un faisceau de réminiscences qui vont par vagues venir alimenter sa nuit : « Bientôt un nom se dépose : Lampedusa. Il résonne entre les murs, stagne, s'infiltre parmi les poussières, et soudain il est là, devant moi, étendu de tout son long, se met à durcir à mesure que les minutes passent – coulée de lave brûlante plongée dans la mer⁸⁵. » « Lampedusa » prend corps dans le corps de la langue – suffisamment chargé artistiquement pour réussir à s'imposer et s'imprimer sur l'imaginaire de l'écrivain, charriant d'autres associations, mais aussi propre à aimer une nouvelle réalité. Il faut la physique de ce lien imaginaire – fût-il fragile ou de surcroît, aléatoire – pour que s'incarne en nous l'événement, qu'il y trouve son chemin – au lieu de simplement s'accumuler, venir mourir sur la pile des autres. Il faut qu'il « cristallise », comme l'écrit Kerangal, qu'il devienne sensible pour se concrétiser et devenir cohérent. C'est à ce prix seulement que va naître une acuité particulière, qui nous sort de la vase commune, de l'indistinction du préjugé ou de l'indifférence, cette autre « nuit⁸⁶ » qui est une non-pensée :

à ce stade de la nuit, j'ai l'impression que tout ce qui m'entoure dans la cuisine – meubles, ustensiles en inox, peaux vernies des agrumes dans la coupe, cristaux de sel dans le bol, faïences, café laqué dans la tasse, carrelage quadrillant le sol, fenêtre encadrant la rue – est trempé de métal, un métal précieux et intelligent, tout possède des contours d'une précision ciselée, quelque chose se met en branle, un mouvement, bouge lentement, s'anime et m'éblouit. Paupières⁸⁷.

- 36 Dans ce passage remarquable le sentiment est celui de sens aiguisés, d'une perception et d'une attention renouvelées, voire d'une cinématographie de l'intelligence. Florian Besson remarque que « [t]out le roman est parcouru par un dialogue subtil entre le dur et le fluide⁸⁸ », ce qui souligne la dimension relationnelle concrète qui le traverse. Dans la chute en mot-phrase des « Paupières » se lit la vibration d'une conscience qui n'a plus le choix de s'ouvrir. C'est une métamorphose du domestique à laquelle nous assistons, une mutation de l'inanimé en animé : le monde de celle qui veille, tous sens alertes, réveillé et révélé par la nouvelle du dehors. Ainsi l'*excipit* met-il en évidence une écoute transformée : « ce matin-là, matin du 3 octobre 2013, [ce nom de Lampedusa « – ce nom de légende, ce nom de cinéma – »] s'est retourné comme un gant, Lampedusa concentrant en lui seul la honte et la révolte, le chagrin, désignant désormais un état du monde, un tout autre récit⁸⁹. »
- 37 Le titre même du récit, à *ce stade de la nuit*, qui inaugure en anaphore chaque section du texte, signale cette interruption du dehors dans le dedans feutré – interruption qui s'impose impérieusement et scande le texte pour en souligner l'historicité – mais aussi, avec son absence de majuscule initiale, signale le continu d'une transformation qui se fait par degrés et par vagues, progressant inexorablement vers une clarté et une lucidité qu'il ne sera plus possible désormais d'ignorer⁹⁰.

Conclusion

- 38 Contre le nombre et l'anonymat de la masse visible, les portraits littéraires de la vie vulnérable brièvement examinés ici valorisent un processus de subjectivation susceptible de décrochement à tout instant, mais aussi de reprise et de recommencement, de suture par le lien à l'autre et à sa propre conscience ; la suite de moments plutôt que l'Histoire ; le parcours de proche en proche plutôt que le monument édifiant d'existence.
- 39 Contre le régime de l'image et du chiffre, les fictions littéraires abordées instaurent l'économie discrète de voix chuchotées mais fermes, de murmures vaillants permettant d'affirmer que la vie vulnérable est une vie vivante plutôt que moribonde, mais aussi que sa vulnérabilité est une donnée de départ commune plutôt qu'un destin. Enfin, si la condition de *migrance* oblige à accepter cette vulnérabilité première, constitutive, qui est celle de tout humain mais qu'exacerbe la « situation de frontière », elle représente aussi une forme implicite et intrinsèque de résistance aux assignations. Face à cette vie de la *migrance* mise en action par les quelques textes littéraires réunis, il faut peut-être investir à nouveaux frais ce participe présent qui s'est défait de tous les préfixes, afin d'en accentuer le caractère construit, et la distinguer ainsi de la *migration*, quant à elle aussi naturelle aux humains qu'aux oiseaux.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, Giorgio, *Homo sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, trad. de l'italien par Marilène Raiola, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- Agamben, Giorgio, « Forme-de-vie », *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, trad. de l'italien par Daniele Valin, Paris, Payot & Rivages, [1993] 2002, p. 13-23.
- Agier, Michel, *L'Étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Paris, Éditions du Seuil, 2018.
- Agier, Michel (dir.), *Les Migrants et nous. Comprendre Babel*, Paris, C.N.R.S. Éditions, coll. « Débats », 2016.
- Agier, Michel, *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2013.
- Agier, Michel, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion, 2002.
- Besson, Florian, « À ce stade de la nuit, de Maylis de Kerangal », *Nonfiction. Le quotidien des livres et des idées*, 27 avril 2016. En ligne, consulté le 22 juillet 2020. URL : <https://www.nonfiction.fr/article-8304-roman-a-ce-stade-de-la-nuit-de-maylis-de-kerangal.htm>
- Blanchard, Emmanuel et Claire Rodier, « “Crise migratoire” : ce que cachent les mots », *Plein droit*, 2016/4 (n° 111), p. 3-6.
- Boudou, Benjamin, *Politique de l'hospitalité*, CRNS Éditions, 2017.
- Bourgault, Sophie, Sophie Cloutier et Stéphanie Gaudet, *Éthiques de l'hospitalité, du don et du care. Actualité, regards croisés*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « 21^e – Société, Culture, Histoire », 2020.
- Butler, Judith, *Precarious Life*, New York, Verso, [2004] 2006 ; *Vie précaire : Pouvoirs du deuil et de la violence*, trad. Jérôme Rosanvallon, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Cattaneo, Christina, *Naufragés sans visage. Donner un nom aux victimes de la Méditerranée*, Paris, Albin Michel, 2019.
- Chamoiseau, Patrick, *Frères migrants*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- Didi-Huberman, Georges et Niki Giannari, *Passer, quoi qu'il en coûte*, Paris, Éditions de Minuit, 2017.
- Fassin, Didier, « Il faut considérer les migrants comme des figures centrales du monde contemporain », *Le Nouveau Magazine littéraire*, mercredi 31 janvier 2018. En ligne, consulté le 22 juillet 2020. URL : <https://www.nouveau-magazine-litteraire.com/idees/didier-fassin-migrants-inegalites-vies-monde-contemporain->
- Fassin, Didier, *La Vie. Mode d'emploi critique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2018.
- Ferrarese, Estelle, « Vivre à la merci. Le care et les trois figures de la vulnérabilité dans les théories politiques contemporaines », *Multitudes*, vol. 37-38, n° 2, 2009, p. 132-141.
- Ferrarese, Estelle, « Institution de la vulnérabilité, politique de la vulnérabilité », *Raisons politiques*, vol. 76, n° 4, 2019, p. 77-92.
- Foucault, Michel, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, coll. « Hautes études », 2004.

- Kapriélian, Nelly, « L'écrivain Marie Ndiaye aux prises avec le monde », entretien, *Les Inrockuptibles*, 30/08/09. En ligne, consulté le 27 avril 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/2009/08/30/actualite/actualite/lecrivain-marie-ndiaye-aux-prises-avec-le-monde/>
- Kerangal, Maylis de, *À ce stade de la nuit*, Chamonix, Guérin, coll. « Paysages écrits », 2014 [rééd. Paris, Verticales, 2015].
- Kourkouta, Maria et Niki Giannari, « Traverser les frontières de l'Europe est un acte politique », entrevue avec Marie Richeux, émission « Par les temps qui courent », *France Culture*, 24 juin 2020. En ligne, consulté le 15 juillet 2020. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/maria-kourkouta-et-niki-giannari-traverser-les-frontieres-de-leurope-est-un-acte-politique>
- Le Blanc, Guillaume, « Qu'est-ce que s'orienter dans la vulnérabilité ? », *Raisons politiques*, vol. 76, no. 4, 2019, p. 27-42.
- Le Blanc, Guillaume et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. L'Europe, terre d'asile ?*, Paris, Flammarion, 2017.
- Macé, Marielle, « Porter la responsabilité de son imaginaire », *Critique*, vol. 828, n°5, 2016, p. 387-398.
- Mavelli, Luca, « Governing populations through the humanitarian government of refugees : Biopolitical care and racism in the European refugee crisis », *Review of International Studies*, vol. 43, Issue 5, December 2017, p. 809-832.
- Mazaauric, Catherine, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris, Karthala, 2012.
- Musée national de l'Histoire de l'immigration et Centre pour l'Éducation aux Médias et à l'Information (CLEMI), « La Crise migratoire dans la presse et les médias », ressources documentaires pour les enseignants, 2019. En ligne, consulté le 27 avril 2020. URL : https://www.histoire-immigration.fr/sites/default/files/atoms/files/dossier_enseignants_crise-migratoire-presse-medias_mars-2019.pdf
- Ndiaye, Marie, *Trois femmes puissantes*, Paris, Gallimard, 2009.
- Ndiaye, Marie, « Je ne veux plus que la magie soit une ficelle », entretien avec Nathalie Crom, *Télérama*, 21 août 2009. En ligne, consulté le 3 mai 2020. URL : <https://www.telerama.fr/livre/marie-ndiaye-je-ne-veux-plus-que-la-magie-soit-une-ficelle-litteraire,46107.php>
- Pulcini, Elena, « Hospitalité et reconnaissance », *Revue du MAUSS*, n° 53, 341, 2019.
- Pulcini, Elena, *Care of the World. Fear, Responsibility and Justice in the Global Age*, trans. by Whittle, K., Dordrecht, Netherlands, Springer, « Studies in Global Justice », 11, 2013.
- Revault d'Allonnes, Myriam, *La Crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/Essais », 2012.
- Ritaine, Évelyne, « Blessures de frontière en Méditerranée », *Cultures & Conflits*, n° 99-100, automne/hiver 2015. En ligne, consulté le 28 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/19067>. Dernière consultation le 28 avril 2020.
- Sayad, Abdelmalek, « Qu'est-ce qu'un immigré ? », *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, vol. 1, *L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », [1991] 2006, p. 31-81.
- Souza, Carl de, *Ceux qu'on jette à la mer*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2001.

Snauwaert, Maïté, « Sous la peau. Les mutations subjectives des personnages de Marie NDiaye », *@nalyse*, vol. 11, n° 1, hiver 2016. En ligne, consulté le 14 septembre 2020. URL : <https://uottawa.scholarsportal.info/ottawa/index.php/revue-analyses/article/view/1475>

Stierl, Maurice, « Contestations in death – the role of grief in migration struggles », *Citizenship Studies*, 22 janvier 2016. En ligne, consulté le 27 avril 2020. URL : <http://dx.doi.org/10.1080/13621025.2015.1132571>

Tissier-Raffin, Marion, « Introduction », Dossier thématique : « La crise de la protection des réfugiés », *La Revue des droits de l'homme*, n° 13, 2018. En ligne : <http://journals.openedition.org/revdh/3374>. Dernière consultation le 28 avril 2020.

Treiber, Nicolas, « Catherine Mazauric, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure* », *Hommes & migrations*, n° 1306, 2014. En ligne, consulté le 3 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2860>.

Wihl de Wenden, Catherine, *La Question migratoire au xx^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010.

NOTES

1. Marie NDiaye, « Je ne veux plus que la magie soit une ficelle », entretien avec Nathalie Crom, *Télérama*, 21 août 2009. En ligne, consulté le 3 mai 2020. URL : <https://www.telerama.fr/livre/marie-ndiaye-je-ne-veux-plus-que-la-magie-soit-une-ficelle-litteraire,46107.php>.
2. Giorgio Agamben, *Homo sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, trad. de l'italien par Marilène Raiola, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
3. Cette distinction est rappelée utilement par Didier Fassin dans son ouvrage *La Vie. Mode d'emploi critique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2018.
4. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, Paris, Éditions du Seuil, 2017. Voir p. 35, 95.
5. Georges Didi-Huberman et Niki Giannari, *Passer, quoi qu'il en coûte*, Paris, Éditions de Minuit, 2017. Le livre est composé d'un poème de la cinéaste, « Des spectres hantent l'Europe », présenté en grec avec son bel alphabet sur les pages de gauche, en traduction française sur les pages de droite, et suivi d'un essai du philosophe, « Eux qui traversent les murs ». Le poème est le commentaire *off* du film éponyme réalisé par Niki Giannari et Maria Kourkouta (99 minutes, France/Grèce, 2016).
6. Selon l'expression de Michel Agier dans *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2013, p. 61.
7. C'est la politologue Évelyne Ritaine qui, disant s'inspirer d'un chapitre de Laurent Gaudé dans *Eldorado* (Arles, Actes Sud, 2006), emploie cette expression en titre de son introduction : « Blessures de frontière en Méditerranée » (dossier « Effets-frontières en Méditerranée : contrôles et violence », *Cultures & Conflits*, n° 99-100, automne/hiver 2015. En ligne. Consulté le 28 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/19067>). L'image des murs et frontières qui « blessent » est aussi présente dans *Frères migrants* de Patrick Chamoiseau, *op. cit.*, p. 110.
8. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, *op. cit.*, p. 110.
9. Ce nouveau paradigme de « crise » dont les médias font la promotion incessante est finement critiqué par Marion Tissier-Raffin dans son introduction au dossier thématique « La crise de la protection des réfugiés » de *La Revue des droits de l'homme* (n° 13, 2018. En ligne, consulté le 28 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/revdh/3374>).
10. Voir Lucien Israël, *L'Hystérique, le sexe et le médecin* (Paris, Masson, 2001), et Georges Didi-Huberman, *L'Invention de l'hystérie* (Paris, Macula, coll. « Scènes », [1982] 2014).

11. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, Chamonix, Guérin, coll. « Paysages écrits », 2014 [rééd. Paris, Verticales, 2015], p. 70.
12. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, op. cit., p. 86.
13. Myriam Revault d'Allonnes, *La Crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/Essais », 2012, p. 9.
14. Voir à titre de synthèse le dossier rassemblé par le Musée national de l'Histoire de l'immigration et le Centre pour l'Éducation aux Médias et à l'Information (CLEMI), intitulé « La Crise migratoire dans la presse et les médias », ressources documentaires pour les enseignants, 2019, en particulier son « Introduction générale », p. 7-9, et son « Préambule : Crise dans la constructive discursive du fait migratoire », p. 10-18. Voir aussi Emmanuel Blanchard et Claire Rodier, « “Crise migratoire” : ce que cachent les mots », *Plein droit*, 2016/4 (n° 111), p. 3-6.
15. Cette date semble faire consensus en raison de l'image du corps du petit Alan Kurdi échoué sur les côtes turques, le 2 septembre 2015, qui suscita l'indignation internationale. Voir par exemple Luca Mavelli, « Governing populations through the humanitarian government of refugees : Biopolitical care and racism in the European refugee crisis », *Review of International Studies*, vol. 43, n° 5, décembre 2017, p. 809-832.
16. Cf. par exemple les ouvrages *Les Migrants et nous. Comprendre Babel* (sous la direction de Michel Agier, Paris, C.N.R.S. Éditions, coll. « Débats », 2016) ou *La Question migratoire au XXI^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*, de Catherine Wihtol de Wenden (Paris, Presses de Sciences Po, 2010).
17. Didier Fassin, « Il faut considérer les migrants comme des figures centrales du monde contemporain », *Le Nouveau Magazine littéraire*, mercredi 31 janvier 2018. En ligne, consulté le 22 juillet 2020. URL : <https://www.nouveau-magazine-litteraire.com/idees/didier-fassin-migrants-inegalites-vies-monde-contemporain->.
18. Michel Agier, *La Condition cosmopolite*, op. cit., p. 61.
19. Christina Cattaneo, *Naufragés sans visage. Donner un nom aux victimes de la Méditerranée*, Paris, Albin Michel, 2019.
20. C'est le titre du chapitre 2 de *La Condition cosmopolite*, op. cit., p. 51-78.
21. Ainsi même Maria Kourkouta et Niki Giannari disent avoir organisé leur film, *Des spectres hantent l'Europe*, en deux parties : la première représente la masse indistincte, anonyme des réfugiés arrêtés à la frontière ; tandis que la deuxième montre leur vie vivante. (« Traverser les frontières de l'Europe est un acte politique », entrevue avec Marie Richeux, émission « Par les temps qui courent », *France Culture*, 24 juin 2020. En ligne, consulté le 15 juillet 2020. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/maria-kourkouta-et-niki-giannari-traverser-les-frontieres-de-leurope-est-un-acte-politique>)
22. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, Paris, Gallimard, 2009.
23. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2001.
24. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, op. cit.
25. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit.
26. Catherine Mazauric, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris, Karthala, 2012.
27. Nicolas Treiber, « Catherine Mazauric, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure* », *Hommes & migrations*, n° 1306, 2014. En ligne, consulté le 3 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2860>.
28. Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion, 2002, p. 10.
29. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, op. cit., p. 73.
30. Voir les entretiens d'Édouard Glissant avec la rédaction de la revue *Les Périphériques vous parlent*, en 2002, et avec Laure Adler dans « L'invitation au voyage » en 2004 (Cinétévé / TV5 / RFO).
31. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, op. cit., p. 52-53.

32. *Ibid.*, p. 136.
33. Guillaume Le Blanc, « Qu'est-ce que s'orienter dans la vulnérabilité ? », *Raisons politiques*, vol. 76, no. 4, 2019, p. 30.
34. *Ibid.*, p. 27.
35. Cf. Estelle Ferrarese, « Vivre à la merci. Le *care* et les trois figures de la vulnérabilité dans les théories politiques contemporaines », *Multitudes*, vol. 37-38, n° 2, 2009, p. 132-141.
36. Judith Butler, *Precarious Life*, New York, Verso, [2004] 2006 ; *Vie précaire : Pouvoirs du deuil et de la violence*, trad. Jérôme Rosanvallon, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
37. Michel Agier, *La Condition cosmopolite*, *op. cit.*
38. Voir Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, EHESS, Gallimard, Éditions du Seuil, coll. « Hautes études », 2004.
39. Voir Abdelmalek Sayad, « Qu'est-ce qu'un immigré ? », *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, vol. 1, *L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », [1991] 2006, p. 31-81.
40. Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés*, *op. cit.*, p. 47.
41. *Ibid.*, p. 56.
42. Éveline Ritaine, « Blessures de frontière en Méditerranée », art. cité.
43. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, *op. cit.*, p. 286, p. 312.
44. *Ibid.*, p. 313. Comme le rappelle Catherine Mazauric dans son ouvrage *Mobilités d'Afrique en Europe* (*op. cit.*), Marie NDiaye s'est vraisemblablement inspirée de la tentative d'assaut des barrières entre le Maroc et l'Espagne à l'automne 2005, à Ceuta et Melilla (avant-postes de la frontière espagnole situés sur une partie du territoire marocain encore possédée par l'Espagne).
45. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, *op. cit.*, p. 314, 315, 316.
46. Je me permets de renvoyer à mon article « Sous la peau. Les mutations subjectives des personnages de Marie NDiaye », qui proposait un examen plus approfondi de l'histoire de Khady Demba et de ses « devenir » deleuziens : @analyses, vol. 11, n° 1, hiver 2016. En ligne, consulté le 14 septembre 2020. URL : <https://uottawa.scholarsportal.info/ottawa/index.php/revue-analyses/article/view/1475>.
47. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, *op. cit.*, p. 316.
48. C'est cette ambivalence que souligne Maurice Stierl par la désignation de « Europe », un condensé de EU et Europe dans son article "Contestations in death – the role of grief in migration struggles" (*Citizenship Studies*, 22 janvier 2016. En ligne, consulté le 27 avril 2020. URL : <http://dx.doi.org/10.1080/13621025.2015.1132571>), voir sa note 1 p. 18.
49. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, *op. cit.*, p. 144.
50. *Ibid.*, p. 145.
51. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, *op. cit.*, p. 104.
52. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, *op. cit.*, p. 142.
53. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, *op. cit.*, p. 76.
54. Myriam Revault d'Allonnes, *La Crise sans fin*, *op. cit.*, p. 131.
55. Marion Tissier-Raffin, « Introduction », art. cité, p. 7, je souligne.
56. *Ibid.*
57. Giorgio Agamben, *Homo sacer*, *op. cit.*
58. Au sens donné à ce terme par Judith Butler dans *Vie précaire*, *op. cit.*
59. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, *op. cit.*, p. 7.
60. *Ibid.*
61. Giorgio Agamben, « Forme-de-vie », *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, trad. de l'italien par Daniele Valin, Paris, Payot & Rivages, [1993] 2002, p. 13-23.
62. Nelly Kaprièlian, « L'écrivain Marie NDiaye aux prises avec le monde », entretien, *Les Inrockuptibles*, 30/08/09. En ligne, consulté le 27 avril 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/2009/08/30/actualite/actualite/lecrivain-marie-ndiaye-aux-prises-avec-le-monde/>

63. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, op. cit., p. 310.
64. Marie NDiaye, « Je ne veux plus que la magie soit une ficelle », entretien cité.
65. Estelle Ferrarese, « Vivre à la merci », art. cité.
66. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, op. cit., p. 138.
67. Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, op. cit., p. 316-317.
68. Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés*, op. cit., p. 47.
69. Nelly Kaprièlian, « L'écrivain Marie NDiaye aux prises avec le monde », entretien cité.
70. Carl de Souza, *Ceux qu'on jette à la mer*, op. cit., p. 198.
71. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 7.
72. Ibid.
73. Ibid.
74. Marielle Macé, « Porter la responsabilité de son imaginaire », *Critique*, vol. 828, no. 5, 2016, p. 387.
75. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 8, italiques originaux.
76. Marielle Macé, « Porter la responsabilité de son imaginaire », art. cité, p. 387.
77. Ibid., p. 398, je souligne. Mais c'est peut-être pour défendre le texte de ses détracteurs Frédéric Beigbeder et Richard Millet que Marielle Macé use de ces précautions (voir Warren Motte, « Multitasking : The Narrative Alchemy of Maylis de Kerangal », *World Literature Today*, 29 mars 2017).
78. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 9.
79. Ibid., p. 7.
80. Ibid.
81. Nombre de travaux tentent actuellement de repenser cette notion, à proportion même de son défaut sur le terrain politique. Mentionnons ceux de l'anthropologue Michel Agier, *L'Étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, ou des philosophes Benjamin Boudou, *Politique de l'hospitalité*, CRNS Éditions, 2017, Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. L'Europe, terre d'asile ?*, Paris, Flammarion, 2017. Pour son articulation avec le care, voir Sophie Bourgault, Sophie Cloutier et Stéphanie Gaudet, *Éthiques de l'hospitalité, du don et du care. Actualité, regards croisés*, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « 21^e – Société, Culture, Histoire », 2020, et Elena Pulcini, *Care of the World. Fear, Responsibility and Justice in the Global Age*, trans. by Whittle, K., Dordrecht, Netherlands, Springer, « Studies in Global Justice », n° 11, 2013, ainsi que son article « Hospitalité et reconnaissance », *Revue du MAUSS*, n° 53, 341, 2019.
82. Voir Elena Pulcini, « Hospitalité et reconnaissance », art. cité.
83. Sophie Bourgault, Sophie Cloutier et Stéphanie Gaudet, *Éthiques de l'hospitalité, du don et du care*, op. cit., présentation.
84. Marielle Macé, « Porter la responsabilité de son imaginaire », art. cité, p. 396-397.
85. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 8.
86. Sur la métaphore de la nuit dans le texte, voir aussi Mona El Khoury, « Lampedusa, ou la nuit de l'Europe : À ce stade de la nuit de Maylis de Kerangal », *French Cultural Studies*, February 4, 2019.
87. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 39.
88. Florian Besson, « À ce stade de la nuit, de Maylis de Kerangal », *Nonfiction. Le quotidien des livres et des idées*, 27 avril 2016. En ligne, consulté le 22 juillet 2020. URL : <https://www.nonfiction.fr/article-8304-roman-a-ce-stade-de-la-nuit-de-maylis-de-kerangal.htm>
89. Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit*, op. cit., p. 76.
90. Cette intrusion impérieuse, autant que l'impératif d'enregistrer l'information qui gonfle à mesure qu'elle empire, fait à l'occasion son chemin dans l'article académique : « On the very day of beginning to write this article, the 10th of February 2015, news broke of yet another shipwreck in the Central Mediterranean Sea. Twenty-nine travellers died of hypothermia when leaving Libya on an overcrowded rubber vessel, trying to reach Italy. It emerged only gradually that there were more, in fact, four vessels that had embarked on this dangerous journey with several hundred passengers on board, the majority of

which froze to death or disappeared and presumably drowned (WatchTheMed 2015). These are amongst the first of several hundreds, probably thousands, of EUrope's border deaths to come in 2015. » (Maurice Stierl, « Contestations in death – the role of grief in migration struggles », art. cité, p. 1)

RÉSUMÉS

Je voudrais montrer comment la littérature contemporaine, qu'elle soit de fiction ou de non-fiction, offre un accès aux vies inconnaissables des migrants, dans leur fragilité autant que leur résistance. Contre le récit médiatique qui les présente avec urgence et menace comme une masse indistincte, les réduisant à leur seule dimension de survie, et qui équivaut leur vulnérabilité à une défaite, un certain nombre de textes littéraires se mettent à l'écoute de leurs voix singulières et des résonances qu'elles créent en nous. Ils se font alors le refuge d'une « haute conscience » (Chamoiseau) qui fait défaut au politique.

I would like to demonstrate how contemporary literature, be it fictional or non-fictional, gives us access to the unknowable lives of migrants, in their fragility as well as their resistance. Against the media narrative which portrays them threateningly through a massive indistinction, reducing them to their sole survival, and equating their vulnerability with failure, a number of literary texts opt to listen to their singular voices and how they resonate within us. They thereby create a refuge for a “high consciousness” (Patrick Chamoiseau) that is lacking in the political realm.

INDEX

Mots-clés : vulnérabilité, éthique du care, migration, migrance, réfugiés, hospitalité, frontières, littérature contemporaine, naufrage de Lampedusa, Méditerranée, récit médiatique, précarité, vie humaine, vie précaire, vie nue, survie

Keywords : vulnerability, vulnerability studies, migration studies, border studies, care ethics, refugees, precarious life, bare life, survival, Mediterranean shipwrecks, contemporary literature

AUTEUR

MAÏTÉ SNAUWAERT

Maïté Snauwaert est professeure agrégée de littérature à l'Université de l'Alberta. Elle a publié les essais *La Douleur d'Emmanuel Finkiel* (Gremese, 2019), *Duras et le cinéma* (Nouvelles éditions Place, 2018), *Philippe Forest, la littérature à contretemps* (Cécile Defaut, 2012), et récemment co-dirigé *Poétiques et imaginaires du care* (*Temps zéro* 12, 2018). Sa recherche s'intéresse au deuil, à la fin de vie, et aux formes fragilisées de la vie humaine au XXI^e siècle (Conseil de Recherches en Sciences humaines du Canada, 2016-2020).